

LES ARTS



Van Dongen. — Le chanteur Modjesko, 1908 (Museum of Modern art, New York).

Lettre à une provinciale, par George Besson

Van Dongen et Cie

CE mois-ci, vous êtes Parisienne. Je suis provincial. Pourquoi pas ? Je vous connais. Vous n'auriez pu laisser dire, dans votre bourg, que vous n'aviez pas vu les merveilles de la Biennale de Paris et de la jeunesse.

Vous êtes déçue... révoltée... attristée... Vous ne l'avez pas volé.

Cette Biennale proposée et mise en chantier par Raymond Cogniat était une initiative généreuse. Elle aurait pu renseigner sur l'évolution de la création artistique dans diverses nations du globe, (cette année, elles sont cinquante-six). Cette Biennale est devenue, je le savais d'avance, et vous le reconnaissez dans les impressions que vous me communiquez, une vaste foire qui témoigne d'un nivellement apatride de l'absurde, de toutes les hérésies grégaires des créations insolites... des rapetassages de vieilleries « dada » et, bien entendu, à tire-la-rigot, des dénonciations de « cette connerie dépassée » qui est le métier du peintre ou du sculpteur, c'est-à-dire un *Salon des Biberons en gouquette*. J'accepte votre définition confirmée par les reproductions des œuvres capitales que m'apporte la presse.

Raymond Cogniat, fondateur de cette Biennale a été débordé.

Allez-vous me demander quels sont les états-majors qui, dans chaque pays, approvisionnement depuis dix ans les Biennales de produits d'une sérénité précoce ? Je n'en sais fichtre rien. Je ne connais pas les Hollandais, les Espagnols, les Brésiliens ou les Patagons... qui réprouvent jusqu'à la « peinture dépassée » de l'abstraction et à plus forte raison celle de Picasso, depuis longtemps pour eux, une relique de musée. Ces fournisseurs de biennales ne doivent pas être très différents des hommes illustres, parfois académiciens ou postulants à l'habit vert, que je rencontre à Paris.

Là encore, il y a nivellement. Dans cinquante pays, il y a, comme en France, des « maîtres » de tous grades qui se feraient émasculer plutôt que reconnaître comme valables les livres de jean-foutres qui ne savent pas, qui ne sauront jamais écrire. Nul n'est plus porté que ces puristes traditionnalistes en leur spécialité à baver et à bander, à bander et à baver devant les plus infantiles des élucubrations. Pour ces têtes à l'envers, pour ces yeux pervers, la peinture est la seule discipline à ne pas exiger la connaissance du métier, exigence superflue et même nuisible.

Je comprends que vous vous soyez attardée parmi les manifestations in-

finement moins farfelues de l'art cinématique, collaboration du son, de la lumière et du mouvement. Et si j'étais Parisien, je crois que j'aurais trouvé du plaisir devant les médailles de Sklavos plutôt que devant la *Malle ouverte* de Duflo dont vous m'envoyez la photographie.

Vers 1928, pour une enquête sur la peinture, Jacques Guenne demandait à Marquet ce qu'il pensait de la jeunesse : « Elle manque de jeunesse. » Aujourd'hui, le petit père Marquet ferait la même réponse.

La jeunesse, sauf de très rares exceptions, n'est presque jamais à la Biennale de Paris. Dans tous les pays il y a des hommes et des femmes de vingt à trente ans que l'on se garde bien de nous montrer parce qu'ils échappent à l'idiotie pure des meneurs de jeux. Présenter la production d'un pays sans faire appel à eux, c'est ce rendre coupable d'escroquerie.

Cela dit... étant entendu que ces propos très malsonnants n'engagent que ma responsabilité de signataire... Von Dongen tombe à pic, si j'ose dire, pour prouver que la connaissance du métier ne fut jamais préjudiciable à la manifestation de sa forte personnalité.

Vous allez voir l'exposition de Van Dongen — belle leçon de peinture — qui vient de s'ouvrir au musée d'Art moderne. Elle était attendue depuis longtemps, cette rétrospective, par un certain nombre de primaires, dont je suis. Entre nous, je ne l'attendais plus, persuadé que notre grand musée d'art contemporain était réservé soit aux couillonnades de Saint-Gleizes, alors que François Desnoyer attend son tour, soit aux chefs-d'œuvre de M. Soulages, fils de Dieu.

Un hommage est tout de même rendu à Van Dongen, dernier survivant du commando des malabars qui, de 1900 à 1908, dotèrent la peinture mondiale d'une carcasse imprévue et d'un épiderme nouveau.

Il s'en faut que Van Dongen ait, jusqu'à ces années dernières, bénéficié de l'admiration des critiques et de l'attention des collectionneurs.

Van Dongen, bien sûr... disait-on, mais... Mais quoi ? Il n'y a pas à dissocier la production du Van Dongen de 1905, compagnon des fauves, et la production du peintre devenu le commensal des gigolos, des filles, des cerceaux, des ministres et des rois... présentant son nombril sur les planches de Deauville ou sur la Croisette. De telles louches promiscuités n'ont jamais rien eu à voir avec les qualités du peintre. Il restera de lui infiniment plus d'œuvres assurées de la pérennité que de la production de « maîtres » d'aujourd'hui autrement plus fêtés mais d'un métier certainement moins classique.

J'ai toujours eu la plus totale admiration pour la peinture de Van Dongen. Arrivé depuis peu à Paris, mon choix était déjà fait entre le gars de Rotterdam et Caro-Delvaile en qui les gens « avertis » voyaient une réincarnation d'Edouard Manet.

Van Dongen fit, en 1908, le portrait de ma femme. Une pièce unique servait d'atelier et de salle à vivre. Ce modeste logis était au sommet d'une maison du passage Saulnier d'où l'on entendait les répétitions du spectacle de la salle mitoyenne des Folies-Bergère. Kees Van Dangen peignait tandis que sa première femme, très belle, s'affairait aux travaux du ménage et que sa fille âgée de quatre ou cinq ans se promenait affublée d'un vieux veston de son père qui lui tombait sur les talons. Dans un coin, frère, barbu, les yeux bordés de rouge, était assis un vieillard, le père du peintre qui, physiquement, faisait penser à ce que serait Van Dongen, un demi-siècle plus tard, dans sa solitude de Monte-Carlo.

Les couleurs de Van Dongen n'ont cessé de sortir d'une boîte de maquil-



Van Dongen. — Portrait de l'artiste en Neptune, 1933 (Musée d'art moderne, Paris)

lage, ce qui est un réceptacle plus aguichant qu'un fond de poubelle. Depuis 1900, cette peinture est un feu d'artifice en l'honneur de la faune empanachée, endimanchée, chatoyante des beuglants, des salons, des palaces et même, sans plume ni diamant, des hôtes des intérieurs bourgeois.

Van Dongen créa un type de beauté féminine, en plaçant sur des épaules parisiennes des têtes de Byzance ou d'Égypte. Il réduisit l'humanité à un échantillonnage d'étoffes pimpantes, de chairs fleuries et la réunion de ces éléments devint Boni de Castellane et Marie Cochon, Lily Damita et Anatole France, le roi des Belges et le socialiste Rappoport... l'aga Khan... De somptueuses natures mortes, disent ses détracteurs.

Contre toutes apparences, en Van Dongen il y a peut-être un moraliste misanthrope, témoin de son temps, imposant à ses adorateurs d'une saison, ou d'une soirée, en même temps que sa peinture, de la vraie, souvent de l'excellente, le piment rouge des boutades d'un homme du peuple qui ne s'en laisse pas accroire.

Homme du peuple entre deux séjours au Lido et à Biarritz, et jusque vers 1939, le plaisir de Van Dongen était de retrouver ses amis des Indépendants ou du Salon d'Automne. Rien n'était plus amusant que de le voir en sandales sur les Boulevards, escorté du père Luce au visage d'insurgé. Rien de plus émouvant que le livre consacré par Van Dongen à Rembrandt (1928), moins une biographie que l'évocation de la vie d'Amsterdam au temps de Saskion.

Si l'on vous dit que tel portrait de Mme Olivier, première compagne de Picasso, est très supérieure à la friousse de Brigitte Bardot, ne tomber pas dans le panneau. Il faut accepter Van Dongen en bloc ou le vomir.